

« LA SHOAH DE MONSIEUR DURAND » *

lu par **BÉATRICE COURRAUD**

Le récit de **La Shoah de Monsieur Durand** conté par Nathalie Skowronek est un clin d'œil à l'humour typiquement juif concernant l'impossible oubli, vers ce qui ne peut s'oublier, qui ne se laisse jamais oublier malgré tous les efforts que l'on fait pour tenter d'y parvenir... C'est l'histoire...

« *C'est l'histoire de Maurice Dupont qui se rend aux service d'administration de sa ville pour demander à changer de nom. Il voudrait qu'on l'appelle désormais Maurice Durand. Le fonctionnaire consulte le dossier puis l'interroge : "Monsieur Dupont, je ne comprends pas. Vous avez fait la même démarche l'année dernière. Vous vous appelez alors Maurice Shmulewicz et vous voulez transformer votre nom en Maurice Dupont. Pourquoi, maintenant que vous vous appelez Maurice Dupont, voulez-vous vous faire appeler Maurice Durand ?"* »

Alors Maurice Shmulewicz... répond avec l'accent yiddish qui caractérise les Juifs de l'Est : « *Monsieur de l'Administration, c'est très simple. Quand on me demande mon nom et que je réponds que je m'appelle Maurice Dupont, la personne en face de moi me dit : D'accord, monsieur Dupont, mais avant, monsieur Dupont, comment vous*

appelez-vous avant ? C'est très gênant. Alors comme ça, monsieur de l'Administration, comme ça la prochaine fois, je pourrai répondre : Cher monsieur, je m'appelle Maurice Durand, et avant ? Avant, Monsieur, je m'appelais Maurice Dupont. »

Alors écrire, ne pas écrire, écrire autrement ?

La génération rescapée de l'extermination s'est longtemps tue, à l'exception de quelques-uns, tels Primo Levi avec *Si c'est un homme* (1947). Nathalie Skowronek ne fait cependant pas état de tous ceux, résistants juifs et non juifs, qui ont témoigné de leurs combats et de l'horreur vécue dans les camps, leurs paroles ont été longtemps peu entendues et comprises, alors que tous s'étaient juré : « *Il faudra que ceux qui en réchapperont témoignent* ». L'obsession du témoignage se heurte à l'impossibilité de dire. Il fallait oublier pour pouvoir un jour se souvenir et prendre la parole. Au retour des camps l'urgence était de vivre. La deuxième génération a porté le fardeau du silence, le poids des absents ou des « revenants », la troisième génération pose des questions avec pugnacité, sonde les rescapés, les témoins. C'est le cas de Nathalie Skowronek, auteur belge née en 1973. Elle interroge et s'interroge

dans *Max, en apparence*** sur le passé complexe et douloureux de son grand-père, ancien déporté.

Tenue à distance par crainte que la seule évocation de tant de souffrance ne la blesse et ne la traumatise, cette génération décide un jour de soulever le voile. Le secret est bien gardé mais la parole des uns et des autres peu à peu se libère.

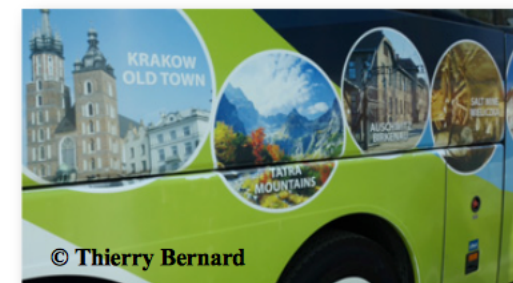
Que porter, transporter de cette mémoire vive et à vif après tant d'années ?

Dans la précipitation de raconter avant qu'il ne soit trop tard (mais sera-t-il un jour trop tard ?) un certain nombre se lancent dans l'enquête, se font détectives, se rendent sur les lieux où a été commis l'assassinat des proches, comme le fait Daniel Mendelsohn dans *Les Disparus* (2007).

« *Après 70 ans la Shoah est tombée dans le domaine public* », précise Nathalie Skowronek On peut écrire le mot roman sur la couverture d'un livre concernant l'extermination des juifs. Les jeunes générations prennent de la/leur distance, se construisent leur propre « roman », elles le font avec la légèreté de ceux qui n'ont plus à porter le deuil, qui sont enfin délestés du poids de la culpabilité, elle appartient à un autre siècle, un autre monde. La troisième

me génération et la quatrième décident de prendre le micro, la plume dans l'urgence de témoigner d'un passé qui devient de plus en plus lointain et, souligne l'auteur, entrent dans « *une forme d'imaginaire, l'imaginaire de la Shoah* ».

Après 70 ans la Shoah se banalise, elle devient un thème « porteur », « vendeur », dans la littérature comme au cinéma. Elle en devient désacralisée. « *Shoah youp la boum* » ironise Nathalie Skowronek. A l'inverse, certains descendants se font tatouer sur l'avant-bras le numéro de leur arrière-grand-mère ou grand-père, rescapés d'Auschwitz, comme s'il fallait garder visible jusqu'à cette trace inscrite et ancrée dans la chair, dans l'espoir que jamais ne meure le souvenir. ■



* **Nathalie Skowronek**, *La Shoah de Monsieur Durand*, Éd. Gallimard, Paris, 2015, 59 p., 7,50 € – *Max, en apparence*, Éd. Arléa, Paris, 2013, 240 p., 16 €

